

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 44

Artikel: Le sabre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lies filles, bien parées. Chacun des trente-six villages qui forment le Rhingau, dans l'espace d'un myriamètre de longueur, a sa fête particulière : c'est une délicieuse époque pour visiter ce magnifique amphithéâtre. Rien de plus gai que le pays, rien de plus aimable que l'hospitalité qu'on y reçoit ; tout est en harmonie, l'élégant costume des femmes, la blancheur des maisons, le bleu d'azur de leurs toits, la richesse du sol, la verdure des arbres, et les ruines que l'on rencontre de distance en distance. La grappe, après avoir été promenée dans le pays, est portée chez le propriétaire. On la dépose dans la chambre la plus grande, sur une table ornée de linges fins et de guirlandes ; un orateur fait l'éloge du vigneron, puis on danse autour de la grappe. Cette antique cérémonie, religieusement observée par tous les riches, se termine par un repas où le vin coule en abondance, et, à la suite duquel, on danse de nouveau, et l'on chante en chœur. Puis chacun reçoit un grain de la grappe. On verse de nouvelles rasades, et l'on se sépare au milieu des démonstrations les plus amicales.

L'ÂME DU VIOLON

PAR ALFRED DES ESSARTS.

LA FÊTE DE ZELL.

III

Léopold tendit les deux mains au maître de chapelle et leva vers lui ses yeux fixes. Il le contemplait et semblait aspirer le talent sur sa physionomie expressive.

— Ah ! murmura-t-il, vous êtes donc un grand musicien ?... Quand vous avez parlé à la foule, j'ai senti cela... j'ai senti que je vous aimais déjà.

Le maître de chapelle lui pressa les mains à son tour.

— Et moi ? soupira mère Schwarz, il m'oublie !...

— Vous oublier ? s'écria Léopold ; il ne faudrait pas que j'eusse un souffle de vie ; il faudrait que toute pensée fût glacée dans mon cœur. N'êtes-vous pas celle qui a recueilli dans son berceau abandonné le pauvre petit orphelin, qui l'a emporté en le réchauffant contre son sein et qui lui a donné la nourriture ? Tout ce que je suis, je vous le dois. Mais, ô mère, rappelez-vous aussi les aspirations de ma jeunesse, mes désirs inconnus, les rêves qui m'oppressaient, cet ennui vague que je ne pouvais dompter ; jusqu'au jour où les concerts des oiseaux et les accords de l'orgue dans l'église me révélèrent cet art sublime qui a été ma consolation et ma force, cet art que j'ai dû deviner, faute d'un maître, d'un guide.

— Eh quoi ! dit l'étranger, vous n'avez pas eu de maître ?

— Il n'y a ici, répondit le jeune homme en souriant, que des pâtres, des chasseurs et des laboureurs.

— A merveille ! c'est par ses seuls efforts qu'il est arrivé à ce point où le génie tient presque lieu du talent !... Léopold, mon ami, mon cher enfant, vous avez été doué, et vous seriez coupable de ne pas utiliser vos admirables dispositions. Vos pensées vous débordent, elles doivent être réglées ; votre main a une ardeur fébrile, il s'agit de la rendre habile et sûre ; vous êtes né musicien, il faut devenir un virtuose. Confiez-vous à moi et ne craignez pas de me suivre à Madrid où je retourne.

— O ciel ! s'écria la veuve. Vous me prendriez mon enfant !

— Pour vous le rendre grand et célèbre.

— Jamais ! jamais !

— Femme, dit sévèrement le maître de chapelle, vous n'avez pas le droit de vous opposer à la vocation de ce jeune homme.

— Mais, monsieur, c'est moi qui l'ai élevé, il l'avoue lui-même. Depuis qu'il se connaît, il ne m'a pas quittée. Vous ne voudriez pas me l'arracher !... Oh ! n'est-ce pas, Léopold, tu ne me quitteras point !

Et la veuve avait pris une attitude suppliante. Léopold s'élança vers elle. Leurs larmes se confondirent.

— Non, dit-il, je n'aurais pas ce courage.

— Je savais bien !... dit la mère Schwartz en se retournant d'un air triomphant vers l'étranger.

Mais elle fut saisie d'effroi quand elle lut le regret sur les traits de Léopold qui était retombé dans le silence.

— Ecoutez, dit alors le maître de chapelle, il convient d'agir sérieusement. Vous avez donné à ce jeune homme le pain de la vie, c'est vrai ; mais est-ce une raison pour tuer en lui une vocation réelle et profonde ? Ah ! ma chère dame, vous lui auriez rendu un fâcheux service. Vous auriez nourri son corps et étouffé son intelligence. Je vous le dis, vous n'avez pas ce droit, pas plus que ne l'eurent les parents du berger Giotto quand le peintre Cimabue emmena cet enfant merveilleux pour en faire son élève favori. Songez que j'offre à Léopold la fortune et la gloire qui vaut mieux encore, et ne vous opposez plus à ce qu'il me suive.

— Au fait, monsieur n'a pas tort, dit l'aubergiste, qui avait dressé l'oreille au mot de fortune.

La veuve alors se recueillit pour recouvrer le calme qui lui était si nécessaire. Redevenue maîtresse d'elle-même, elle dit à Léopold en lui prenant la main :

— Cher petit, va et sois heureux !

— Moi, moi, m'éloigner ! s'écria-t-il avec un sanglot.

— Oui, puisque tout le commande. Quelquefois, j'espère, tu penseras à celle qui se sera endormie en priant pour toi et en murmurant ton nom.

— Ah ! c'est impossible.

— Pars, Léopold. A présent, je te l'ordonne, moi, ta mère adoptive. Mais va, va vite ; car je pourrais faiblir.

— Femme, dit le maître de chapelle,

votre sacrifice sera un jour récompensé.

— Il l'est déjà... répondit la veuve en posant la main sur son cœur.

Au bout de quelques minutes, une chaise de poste emportait Léopold et son protecteur dans la direction de l'Espagne.

La fin au prochain numéro.

On boâtiao.

Vo cognâté, bin su, de cliào dzeins que peinsont adé à totès sortès d'affèrès, mà que ne font jamé atteinchon à cein que dussont fèrè su lo momeint ; que tsertsont lào lunettès quand lè z'ont su lo naz, ào bin que rebouillont pertot po trovà onna clià po decottà on bouffet, quand tignont clià clià à la man ? Eh bin cein n'est onco rein à coté dè stu compagnon dè pè Lozena, que soo on dzo dè l'hotò po allà pè la vella, et que vâi que cliotsè coumeint on béquelion.

— Mà, sè peinsè, que dào diablo é-yo don à boàiti dè la sorta ! Ne cein pu pas laissi dinsè, et mè faut allà trovà lo màidzo, po savâi cein que cein vâo à derè ; kâ jamé dè ma viâ n'é cliotsi, et mè seimbiè que y'é 'na piauta pe courta què l'autra. Aré-yo petètrè lo décret ?

Enfin, mon gaillà, tot eincousenâ, tracè ein campiouneint et ein breceint tant qu'è tsi lo màidzo', po consurtâ, et lo reincontrè que saillèssâi dè tsi li.

— Y'allâvo justameint tsi vo, lài fâ lo compagnon.

— Et que y'a-te, repond lo màidzo, ài-vo cauquon dè malâdo ?

— Na ; mà l'est mè, que mè metto à cliotsi tot per on coup, sein savâi porqu'è. Jamé cein ne m'est onco arrevâ et ne pu pas compreindrè cein que y'é. Voudré vo fèrè vairè mè guibòlès.

Adon lo màidzo, quand ye vâi que l'autro ne couïenâvè pas, sè met à épècliâ dè rirè et lài fâ :

— Eh bin, allâ pi tsi l'apotiquière lài demandâ po 10 centimes d'atteinchon, et vo volliâi ètrè gari...

Lo lulu, que sè crâyâi dè boàiti, n'avâi pas fé atteinchon que martsivè d'on pi su lo trottoir et dè l'autro dein lo màidelion.

Le sabre.

On s'est beaucoup préoccupé dernièrement, en France, des modifications qui pourraient être apportées dans l'armement de la cavalerie ; il était sérieusement question, entr'autres, de remplacer le sabre par la lance. On avait proposé d'en armer, sinon des régiments entiers, du moins les premiers rangs de chaque colonne appelée à effectuer une charge sur le champ de bataille.

Ensuite d'expériences peu con-

cluantes dans les grandes manœuvres, ce projet a été abandonné, et le sabre reste en honneur.

On a rappelé à ce propos le rôle que le sabre avait joué sur les champs de bataille, tout en faisant remarquer que cette arme de guerre a aussi été longtemps en usage dans les combats singuliers, et le maniement s'en enseigne encore aujourd'hui dans bien des salles d'armes.

Pendant les guerres du premier empire, les duels au sabre étaient très fréquents; officiers et soldats se battaient à tout propos, et l'autorité militaire essayait en vain de réagir contre cette déplorable manie, témoin cette aventure très caractéristique:

A la bataille de Burgos, le 10 novembre 1808, deux sous-lieutenants d'un bataillon qui attendait, immobile sous les boulets de l'ennemi, le moment de marcher en avant, se prirent de querelle pour quelque motif futile; ne voulant pas risquer d'être tués l'un ou l'autre avant d'avoir vidé cette querelle, ils dégainèrent sans plus tarder et se battirent au sabre derrière la ligne que formait le bataillon; l'un d'eux fut blessé à la joue de manière à rester balaféré jusqu'à la fin de ses jours.

Après la bataille, l'empereur informé de ce qui s'était passé et furieux d'un tel manquement à la discipline, décida que les deux sous-lieutenants seraient l'un et l'autre privés, pendant un mois, de l'honneur de combattre.

Les événements marchèrent, le délai expira, la consigne fut levée, le régiment se distingua dans plusieurs affaires et, arrivé à Madrid, fut passé en revue par l'Empereur.

Comme d'habitude, le colonel présentait au souverain les sujets proposés pour remplir les vacances produites par le feu de l'ennemi; le sous-lieutenant balaféré, très brave officier d'ailleurs, se trouva sur les rangs comme présenté pour le grade de lieutenant.

En passant devant lui, Napoléon aperçut sa balafre, et se rappelant immédiatement le duel de Burgos, il lui dit d'un ton sec:

— Où avez-vous reçu cette blessure?

L'interpellé vit bien qu'il était perdu, mais, conservant tout son sang-froid et portant le doigt à sa joue:

— Sire, répondit-il, c'est ici.

Après avoir un instant froncé le sourcil, l'Empereur partit d'un franc éclat de rire et satisfait sans doute d'une preuve de présence d'esprit:

— Je te nomme lieutenant, dit-il,

mais n'y reviens pas ou je te ferais fusiller.

Le Messager boiteux de Berne et Vevey pour 1890, sort de presse. Comme chaque année, il sera accueilli avec empressement dans nos familles qui y trouveront une très grande variété de morceaux intéressants et bien choisis. De nombreuses gravures illustrent les principaux sujets qui y sont traités et complètent heureusement cette publication si populaire dans la Suisse romande.

Réponse à la devinette de samedi: — CLIO. — Les réponses justes sont trop nombreuses pour que nous puissions les publier. Le tirage au sort a donné la prime à M. NICOLLIER, AIGLE.

Nous rappelons à nos lecteurs le **concert de bienfaisance** organisé par la *Société de charité des dames catholiques*, pour le mercredi 6 novembre, à 8 heures du soir, au Théâtre. Cette soirée, très intéressante et digne de sympathie pour son but, nous offre, en outre, un programme des plus variés, au cours duquel nous aurons l'occasion d'applaudir, une fois de plus, un des acteurs les plus marquants de la Fête des Vignerons, M. Currat.

Encore quelques exemplaires de la brochure contenant les articles de la *Gazette de Lausanne* sur la Fête des Vignerons. Prix 70 cent. — Envoi franco contre 75 cent. en timbres-poste.

Recette. — *Ramequin bernois.* — Faites tiédir dans la casserole un demi-litre de bon lait et ajoutez-y peu à peu, en tournant toujours sur le feu, trois fortes poignées de farine. Quand cette pâte est bien liée et sans grumeaux, ajoutez un peu de sel, un morceau de beurre, un quart de livre de fromage de gruyère coupé en petites tranches. Tournez encore votre pâte sur le feu jusqu'à mélange parfait. La pâte est suffisamment cuite lorsqu'elle quitte aisément la casserole. Retirez du feu, mêlez-y trois œufs battus et tenez votre pâte chaude jusqu'au moment de servir. Prenez alors un plat qui aille au feu. Beurrez-le bien et versez-y votre pâte. Faites feu doux dessous et feu vif dessus.

En dix minutes, votre ramequin doit être levé comme un soufflé et d'une belle couleur dorée. Il faut qu'il soit pris partout et qu'il ne coule pas.

Boutades.

Une grosse fille, à l'air décidé, se présente chez une dame en quête d'une domestique.

Après avoir débattu le prix:

— Pardon, madame, qui est-ce qui fait le marché?

— Mais, répond la maîtresse de la maison, j'ai coutume...

— Madame ne voudrait pas commencer par me faire un affront. Je

me charge du marché! Et qui est-ce qui monte le bois?

— Il me semble que cela rentre dans vos attributions.

— Oh! madame ne le souffrirait pas.

— Vous avez raison, mademoiselle; c'est vous qui ferez le marché, et c'est moi qui monterai le bois.

Horace Vernet rencontre un jour un ancien danseur nommé Laluyé:

— Que fais-tu maintenant?

— Hélas, je ne puis plus danser, répondit Laluyé, l'âge m'a raidi les jambes. Je suis maintenant professeur de belles manières, un franc le cachet. Tu ferais bien d'en prendre une douzaine!

— A quoi bon? fit Vernet.

— A quoi bon! je parie que tu ne sais pas même entrer dans un salon...

— Comment s'y prend-on?

— Eh bien, tu as ton chapeau à la main... Comme ça, tu vas droit à la maîtresse de la maison; tu lui tapes sur l'estomac en disant: Hé! la petite mère, nous avons bien diné?... puis tu mets ton chapeau au milieu de la table... et tu t'assoies sur la commode!

Le baron *** qui vient chaque année passer l'été dans son château, situé à trois kilomètres d'un village où se trouve le bureau de poste, envoie son domestique chercher son courrier.

Il fait un temps affreux.

Le ruraliste. Avez-vous une carte, une déclaration écrite du baron, vous autorisant à retirer les lettres qui lui sont adressées?

— J'ignorais tout-à-fait que la chose fût nécessaire.

— Alors, je ne donne rien; il me faut une carte du baron.

Le domestique retourne au château et en revient encore plus crotté, car il pleut toujours à torrents.

Le ruraliste. Vous avez la carte?... Faites voir... C'est ça... Eh bien il n'y a rien pour aujourd'hui.

Théâtre: Lundi 4 novembre

MAITRE GUÉRIN

comédie en 5 actes de M. Emile Augier.

Représentée par la Troupe de M. Alphonse Scheler. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements. J'offre net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 24,75. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 101,50. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 79. — Bari, à fr. 74,50. — Barletta, à fr. 39. — Milan 1861, à fr. 39,50. — Venise, à fr. 24,25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud, 4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.